

PORTRAITS DE TRADUCTEURS ROUMAINS CONTEMPORAINS

Muguraș CONSTANTINESCU

Université « Ștefan cel Mare » de Suceava,
mugurasc @gmail.com

Le traducteur dans l'atelier - Emanoil Marcu

J'ai choisi ce titre pour évoquer l'activité prodigieuse d'Emanoil Marcu comme traducteur et enseignant, à travers le prisme des ateliers de traduction auxquels il a participé pendant plus de dix ans; à cela s'ajoute la création de la revue « Atelier de traduction », à laquelle il a largement contribué. Nous mettons ainsi en lumière une facette moins connue de l'un des plus grands traducteurs de littérature française du dernier demi-siècle.

Emanoil Marcu est né en octobre 1948 à Săveni, dans le județ de Botoșani, et nous a quittés, au sommet de sa créativité, en avril 2022, laissant un grand vide dans la culture roumaine.

Il a étudié à la faculté de philologie, département franco-roumain, de l'université Alexandru Ioan Cuza de Iași, où il a obtenu son diplôme en 1972. Depuis 1984, il enseignait le français au lycée industriel n° 1 de Botoșani, ville où il s'est installé et a vécu toute sa vie. Ironiquement, il écrivit dans un message que lui, « un Moldave obscur », n'avait rien à faire à Bucarest. Malgré cela, il y fit de nombreux séjours de travail pour collaborer avec Vlad Russo et Vlad Zografi, devenus de bons amis, à la traduction de l'intégrale des Cahiers de Cioran, parus aux éditions Humanitas. Ce fut une entreprise ardue mais enrichissante, à laquelle Emanoil et les deux Vlad participèrent. D'autres traductions suivirent, ainsi que d'autres réunions de travail dans la capitale.

Depuis ses années d'études, il s'est fait connaître comme écrivain et publiciste, mais a assez rapidement opté pour la traduction, activité à laquelle il a consacré plus de quarante ans d'un travail passionné. Comme il l'avoué dans « Fragments sur la traduction » en 2004, il ne croyait pas à une hiérarchie des spécialités littéraires qui relèguerait la traduction ou la critique au second plan, et il n'avait pas le sentiment qu'en choisissant la traduction, il sacrifiait une carrière d'écrivain. Au contraire, en se consacrant à la traduction, il avait compris qu'il avait trouvé sa voie. Avec un brin d'humour, il estimait qu'il valait mieux être un bon traducteur qu'un écrivain obscur, que traduire était une manière honorable et enrichissante d'occuper son temps et de donner un sens à son existence. Egalement dans ces « Fragments », Emanoil, fier de ce prénom rare aux résonances d'un roman de Bolintineanu, expliquait aux lecteurs du premier numéro de la revue « Atelier de traduction » que la traduction n'est pas un simple métier, mais un acte porteur d'une tension créative, voire d'une certaine exaltation. Cela peut aussi constituer une thérapie pour l'angoisse existentielle, tout comme l'œuvre originale.

Il y a ensuite la dimension herméneutique de la traduction, une sorte d'herméneutique interne, nécessaire au traducteur... Le bon traducteur, par exemple, se retire dans l'ombre pour ne pas entraver l'accès à la complexité, à la beauté de l'original, auquel il restitue l'esprit et la lettre par la traduction. Par un exercice d'humilité, il étouffe sa voix et résiste à la tentation d'« embellir » l'œuvre traduite. Son orgueil est à l'envers, car il est fait de discrétion et de retenue. L'idéal du traducteur est la transparence : il aspire à être une fenêtre de cristal à travers laquelle l'original se révèle dans toute sa splendeur. Contraint à une création subalterne, il aspire à la rendre impeccable. On reconnaît dans cet idéal de discrétion et de retenue quelque chose de sa propre personnalité, peut-être une esquisse involontaire d'autoportrait.

Quant à l'aspiration à produire un texte traduit impeccablement, le traducteur d'élite qu'était Emanoil Marcu a atteint une qualité irréprochable à chaque fois, dans plus de soixante-dix volumes publiés.

Soit en traduisant du roumain vers le français de grands poètes roumains (Mihai Eminescu, George Bacovia, Lucian Blaga, Ștefan Augustin Doinaș, Mihai Ursachi, Nichita Danilov, Vasile Igna), des écrivains contemporains (Lucian Boia, Vlad Zografi), soit du français vers le roumain de grands auteurs, pratiquant différents styles et genres (Emile Cioran, J.K. Huysmans, François Furet, Georges Bataille, Nicolas). Bouvier, Marguerite Yourcenar, Marguerite Duras, Pascal Quignard, Michel Houellebecq, Andrei Makine, Marguerite Duras, Milan Kundera, Claude Anet, Michel Tournier, Denis de Rougemont, Jean-Claude Carrière, Marcel Mathiot, Stéphane Courtois, Guy Corneau, Alain Bosquet, Michel Onfray, etc.). Il convient de noter qu'il a traduit plusieurs ouvrages de différents auteurs : par exemple, neuf volumes de Cioran (dont certains en collaboration avec Vlad Russo), trois de Nicolas Bouvier, deux d'Andrei Makine, quatre de Pascal Quignard, quatre de Michel Houellebecq, trois de Milan Kundera, etc.

Emanoil Marcu était déjà un traducteur reconnu et travaillait activement à l'intégrale des Cahiers de Cioran lorsque, à l'initiative d'Irina Mavrodin et avec le soutien du Service culturel français, des ateliers de traduction furent organisés (en 1993-1994). Ces ateliers itinérants se déroulèrent dans plusieurs universités françaises et réunissaient des traducteurs expérimentés et des universitaires spécialisés en traduction et en traductologie. Dès les premières rencontres, Irina Mavrodin et Emanoil Marcu accueillirent chaleureusement les étudiants et rassemblèrent autour d'eux de jeunes passionnés de traduction. Tous deux engageaient souvent, avec une courtoisie collégiale, un dialogue fécond qui captivait l'attention de tous. Avec élégance et déférence, Emanoil Marcu, dont l'âge et l'expérience n'égalaien pas encore ceux d'Irina Mavrodin, se faisait parfois l'érudit et écoutait ses conseils. Mais il savait aussi se mettre dans la peau d'un maître et dialoguer avec les étudiants pour partager son expérience et ses idées en matière de traduction, et leur proposer des pistes de réflexion. Dans les ateliers de traduction, les textes les plus variés et stimulants d'Henri Michaux, Philippe

Jaccottet, Francis Ponge, René Char, Pierre Michon, Madame de Sévigné, Baudelaire, Antoine Berman, Émile Cioran, Pierre Bourdieu et d'autres ont été débattus et travaillés.

Les ateliers, organisés d'abord à Bucarest, puis à Craiova, Cluj, Iași et, de 1999 à 2010, à Suceava, s'adressaient aux étudiants, aux étudiants de master et de doctorat, ainsi qu'aux jeunes traducteurs désireux de perfectionner leurs compétences en traduction littéraire. Irina Mavrodin les considérait comme un « petit miracle » permettant de « former des traducteurs hautement compétents » (2001 : 115). Au fil du temps, ces jeunes traducteurs ont progressé, certains accédant peu à peu au statut de traducteurs confirmés. Plusieurs sont ensuite devenus des traducteurs reconnus dans des maisons d'édition telles que Polirom, Art et Nemira. Mădălin Roșioru, aujourd'hui traducteur à la carrière impressionnante, confie sur son blog avoir participé à ces ateliers dès le premier mois de ses études et avoir continué à les suivre même après l'obtention de son diplôme. Les deux maîtres sont restés sur les barricades jusqu'en 2009-2010, date à laquelle Irina Mavrodin, pour des raisons personnelles, n'a plus pu se rendre dans le nord du pays, mais elle a organisé de tels ateliers à Bucarest.

Il existe plusieurs comptes rendus d'ateliers qui conservent les interventions des maîtres. J'ai sélectionné quelques recommandations de celui présenté ici. Pour la traduction d'un texte de Jaccottet, Emanoil Marcu attirait l'attention des jeunes traducteurs sur l'étrangeté, voire l'anormalité, d'une langue poétique qui opère sur une fréquence différente et avec une résonance sonore particulière, une réalité qui doit impérativement se retrouver dans le texte traduit.

Lorsqu'un étudiant semblait perdu dans une phrase complexe, Emanoil Marcu n'hésitait pas à suggérer une solution pratique : abandonner une fidélité restrictive, s'entêter à préserver un mot précis, au profit de la fluidité et de l'expressivité du texte, quitte à sacrifier une partie du vocabulaire. C'était ce qu'il appelait une « perte consentie », qui constitue, en soi, une solution. Il insistait peut-être surtout sur la tentation d'embellir ou d'« améliorer » le texte, une tentation à laquelle, au fil du temps, nombre de traducteurs renommés n'ont pas résisté.

Alors que la riche réflexion sur la traduction issue des ateliers risquait de tomber dans l'oubli, la revue « Atelier de traduction » (publiée en français à l'Université de Suceava), première revue de traductologie du pays, a vu le jour en février 2004. L'expression « atelier de traduction » a ainsi acquis un sens plus large : aux rencontres et débats organisés dans l'amphithéâtre du Lectorat de français s'est ajoutée la revue éponyme, dont l'objectif était de rassembler et de diffuser des réflexions écrites sur la traduction et les traducteurs, dans un dialogue ouvert aux autres cultures. Et c'est dans cet « atelier » qu'Emanoil Marcu s'est investi avec générosité et complicité, acceptant d'être membre du comité d'honneur et apportant un soutien précieux à l'équipe de la jeune publication.

Malgré son enthousiasme, il n'a pas perdu son esprit critique et a formulé une recommandation très pertinente et toujours d'actualité : « À titre de

suggestion, nous pourrions approfondir encore davantage la critique spécialisée ; cela comblerait un manque dans les revues littéraires » (idem). Il a manifesté sa solidarité avec l'équipe de la revue et, en même temps, sa conviction que l'« Atelier de traduction » devait poursuivre sa publication, en envoyant des articles et des traductions, notamment dans les premiers numéros, déterminants pour la notoriété et la reconnaissance de la revue. Dans le premier numéro, il a signé les articles sur la traduction déjà publiés, puis a accepté l'interview que la rédaction lui avait demandée, confiant quelques réflexions sur le plaisir et le bonheur que lui procure la traduction. Il nous a envoyé, pour la première fois, un extrait de *L'Ignorance* de Milan Kundera en vue de sa publication. Avec l'humour et l'autodérision qui le caractérisaient et lui conféraient une certaine robustesse, il a répondu à un message où nous le remercions pour le texte envoyé, se disant heureux que nous ayons apprécié la « marchandise » transmise. Dans un autre message, il écrivait, avec le même humour, que « je me comporte comme une personne de mon âge » et il s'amusait d'avoir trouvé cette formule simple et économique pour dire qu'il allait bien, que tout allait bien.

Il apporta à l'Atelier, pour publication, sa version originale du poème de Baudelaire, *La Charogne*, ainsi que des traductions de la poésie de Doinaş, offrant aux lecteurs l'accès à la correspondance entre le traducteur et le poète traduit. Suivirent ensuite un recueil bilingue de poèmes de Nichita Danilov, puis un autre de Mihai Ursachi, poète qu'il appréciait particulièrement et auquel il avouait avoir beaucoup appris, le considérant comme un « esprit aussi pénétrant qu'un laser », une appréciation qui lui sied à merveille à lui aussi.

On pourrait dire bien plus sur la personnalité de ce traducteur, un esprit à la fois vigoureux et subtil, sur son horizon culturel, sur la finesse et la précision de ses traductions, sur l'aisance avec laquelle il passait de Cioran à Makine, puis de ce dernier à Bouvier, à Kundera et à Quignard... On pourrait également dire bien plus sur sa générosité et son désir de contribuer à la formation des futurs traducteurs, au développement d'une revue de traduction et à la promotion de l'esprit d'atelier. Nous concluons ce portrait par un extrait de l'entretien accordé à la rédaction d'« Atelier de traduction », dans lequel Emanoil Marcu parle de ce que la traduction de Cioran a représenté pour lui et, plus généralement, du bonheur de traduire :

Je dirais que la principale difficulté réside, pour un écrivain aussi impeccable que Cioran, dans la reproduction en roumain de la perfection de son style, car Cioran, avant d'être philosophe et théoricien, est un grand écrivain. Pour ma part, le traduire n'a pas été particulièrement difficile ; j'ai eu le sentiment que tout se faisait naturellement, peut-être aussi grâce à une certaine affinité spirituelle, voire une certaine empathie avec lui...

Le plaisir de traduire Cioran ? Il fut immense ! Un vrai bonheur... La récompense du traducteur ? Ce bonheur même.

Virgil Stanciu

Virgil Stanciu, l'un des plus grands professeurs de notre faculté. Mentor de générations d'étudiants, le professeur Stanciu, ou « Bill », comme nous l'appelions affectueusement, a formé d'innombrables spécialistes de littérature anglaise et américaine, encadrant leurs thèses de doctorat et les guidant dans leur carrière. Nombre d'entre nous lui devons notre réussite.

Spécialiste réputé en littérature et culture anglaises, le professeur Stanciu s'est spécialisé dans la littérature anglaise prémoderne et moderne, notamment le modernisme, la littérature américaine du XIXe siècle, mais aussi le roman britannique contemporain et le théâtre irlandais. Parallèlement, il fut l'un des plus grands traducteurs de la culture roumaine au cours du dernier demi-siècle.

Intellectuel raffiné, esprit d'une rare élégance, professeur d'une grande présence, styliste remarquable, le professeur Stanciu était aimé autant par ses étudiants que par ses collègues et les écrivains parmi lesquels il se sentait le plus à l'aise, et restera dans les mémoires comme l'une des figures les plus brillantes de la vie culturelle de Cluj et du pays.

Il a collaboré à l'élaboration du Dictionnaire des écrivains roumains, I-IV (1995–2002),[4] créant avec une rigueur scientifique des portraits de traducteurs roumains et d'universitaires anglais.[5] Il est l'auteur du premier Dictionnaire des études roumaines anglaises et américaines (2008), qui contient de nombreux portraits de personnalités roumaines de cette branche de la philologie : les fondateurs des études roumaines anglaises et américaines (Dragoș Protopopescu, Ana Cartianu, Andrei Bantaș, Leon Levițchi, Dan Duțescu, Dumitru Chițoran, Alexandra Cornilescu, Rodica Mihăilă), des écrivains qui ont traduit de la littérature anglaise (Lucian Blaga, George Coșbuc, Mircea Eliade, Nicolae Iorga), des universitaires roumains anglophones établis à l'étranger (Virgil Nemoianu, Marcel Cornis Pope) et de jeunes universitaires anglophones (Nadina Vișan).[6] La professeure d'université Lidia Vianu considérait ce dictionnaire comme une contribution importante à la connaissance de l'histoire de la littérature roumaine qui « met fin à la marginalisation de l'érudit roumain anglophone » et « marque le moment de la reconnaissance des érudits roumains anglophones et des américanistes comme faisant partie de la culture roumaine ».[6]

Son travail de traducteur a été reconnu par plusieurs prix : le prix de la traduction à la Foire du livre de Cluj (1998), le prix du British Council pour la traduction du roman britannique moderne (2000), le prix de l'Union des écrivains pour les traductions (2001), le prix de l'Union des écrivains de Roumanie, section de Cluj, pour les traductions (2003, 2007, 2009).[3][4][5] Il a

également reçu le titre de docteur honoris causa de l'Université « Petru Maior » de Târgu Mureș (2013).

Références

<https://rosioru.ro/2018/09/30/intoarcerea-traducatorului/>, consulté 22.07.2022

https://usv.ro/fisiere_utilizator/file/atelierdetraduction/arhive/AT/AT%20NUMEROS/AT%201/1_18-

[21_Emanoil%20Marcu,%20Fragments%20sur%20le%20traduire.pdf](#) consulté 22.07.2022

https://usv.ro/fisiere_utilizator/file/atelierdetraduction/arhive/AT/AT%20NUMEROS/AT%204/4_13-16_Mugura%C8%99%20Constantinescu%20-

[%20Emanoil%20Marcu%20sur%20le%20bonheur%20de%20traduire%20Cioran.pdf](#), consulté 22.07.2022